

MISCELLANEA

THEORIE ET HISTOIRE

Selon un de ses élèves, Jan Dhondt, le regretté fondateur de notre revue, définissait ainsi la tâche de l'historien : "Il s'appliquera à l'étude de la dynamique des structures et des mécanismes par lesquels les structures se répercutent sur les comportements."

Bien plus aujourd'hui qu'il y a quelques décennies, les praticiens de notre discipline s'interrogent sur la place de l'histoire parmi les sciences. Quelle est sa fonction propre, spécifique, au milieu des autres sciences humaines, souvent nées d'elle ? Quelle peut être son utilité pour le présent ? Plus d'une fois, en particulier dans une de ses dernières publications, "L'histoire récurrente", Dhondt s'est fait l'interprète des incertitudes des jeunes générations d'historiens. Ces derniers ont bien dû constater qu'en Belgique, tout autrement qu'en Hollande ou en France, l'enseignement de l'histoire est menacé par plusieurs "sciences normatives", bien que les résultats acquis par ces dernières ne soient le plus souvent ni sensationnels ni exceptionnellement convaincants. Il est en effet certain que, bien plus que la sociologie actuelle, l'étude de l'histoire, même la plus traditionnellement attachée au singulier, doit déboucher sur la conclusion que les sociétés humaines connaissent des évolutions plus ou moins dynamiques, et que les structures actuelles, économiques, politiques, sociales et mentales se transformeront à leur tour. Au XIX^e siècle, les bourgeoisies nationales et libérales ont vu dans l'histoire un moyen de justifier d'abord leur ascension, puis l'assise même de leur pouvoir. On pourrait attendre des organisations et des partis ouvriers actuels qu'ils s'intéressent, pour des raisons analogues, à une histoire renouée. Mais non, leur préférence va à une branche comme "l'éducation sociale" (*maatschappelijke vorming*), apparemment moins suspecte que l'histoire de développer des attitudes critiques devant l'actuel système politique, économique et social. Les raisons, conscientes ou inconscientes, pour lesquelles une telle attitude critique ne paraît pas désirable, sont trop complexes pour être développées ici. Et pourtant le public, aussi bien lecteurs que spectateurs de télévision, semble montrer pour l'histoire un intérêt plus vif que jamais. Un meilleur développement culturel des masses devrait faire naître, quoi qu'en pensent les pessimistes, une curiosité accrue pour le pourquoi et le comment de l'évolution passée et des

perspectives d'avenir.

Les premiers à s'interroger sur la nature et l'utilité de leur discipline doivent être les historiens eux-mêmes. Il n'y a guère, toute approche théorique était décriée par la plupart des praticiens de l'histoire, qui y voyaient de la "philosophie". Rien n'a cependant pu empêcher les économistes, les sociologues, les philosophes et d'autres encore de puiser des arguments dans le passé et de s'interroger sur le sens de l'histoire. Les historiens ont pu quelquefois faire des gorges chaudes de leur façon peu critique de procéder. Mais ils ont de moins en moins les rieurs de leur côté. Et de plus en plus nombreux sont aujourd'hui ceux d'entre eux qui remettent en question leur discipline et ses méthodes (non pas, bien entendu, les techniques de critique philologique et historique des sources, bien que certains aient pensé que cette seule et nécessaire vérification méritait à l'histoire de figurer parmi les sciences). En Belgique par exemple, le Centre National de Logique, dirigé par Ch. Perelman, a stimulé l'attitude critique de nombre d'historiens envers l'interprétation des données. Il semble cependant que, chez nous, l'intérêt des historiens pour la théorie de l'histoire (qui n'est pas la philosophie de l'histoire) soit moins prononcé que dans nombre d'autres pays, malgré la curiosité des jeunes générations pour les problèmes épistémologiques et autres. L'histoire, axée uniquement sur le singulier, l'"einmalige", fut, dans le cours de la pensée humaine, une exception aberrante que nous payons désormais très cher. Si elle a laissé une masse considérable de matériau utilisable, elle n'en constitue pas moins elle-même un phénomène culturel qui reste à expliquer.

Je viens de dire qu'en Belgique les fruits de la théorie de l'histoire sont encore rares. Les gens de métier que nous sommes se montrent particulièrement curieux des réflexions de collègues familiarisés avec le travail historique, comme c'est le cas de Mlle Witte et de M. Gaus. Voici le texte d'un exposé qu'ils ont fait devant les anciens étudiants en histoire de l'Université de Gand et qui a paru dans le "Bulletin" ronéotypé de cette association en avril 1973. Je crois ces pages assez importantes pour être reprises dans notre revue, mais j'ai dû vaincre la résistance des auteurs, qui préféraient réserver leurs considérations à l'attention amicale d'une association d'anciens. C'est très volontiers que je prends la responsabilité de cette publication. D'abord parce que je trouve ces pages excellentes, ensuite parce qu'il est bon de donner de l'audience à tout ce qui peut stimuler la réflexion des historiens sur la manière dont ils exercent leur métier.

J.C.